

—Si je savais son adresse, reprit Duclot, je lui écrirais un bout de billet pour la prévenir, car je ne veux pas être venu à Champigny sans la voir, quand je devrais attendre jusqu'à la sortie de son atelier... Vous ne sauriez pas où elle demeure, vous, patron, par hasard ?

—Non, répondit Bordier, mais ça peut se savoir....

—Comment ?

—Il y a présentement dans le bateau des laveuses qui doivent connaître Palmyre.... Attendez....

Le cabaretier se leva, alla à une des fenêtres de la salle donnant sur la Marne au-dessus des places occupées par une dizaine de laveuses, se pencha au dehors et appela :

—Hé ! la Gilotte....

Les deux agents échangèrent un regard.

Une voix enrouée demanda :

—C'est-il vous qui m'appellez, papa Bordier ?

—C'est moi.

—Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Connais-tu Palmyre la repasseuse ?

—C'te bêtise ! Pour sûr que je la connais....

—Sais-tu où elle loge ?

—Tout proche de chez moi.... rue Bretigny.... au numéro 9.... la masure au père Boutry....

—A quelle heure quitte-t-elle l'atelier ?

—A la nuit, mais je crois bien qu'elle ne travaille pas aujourd'hui....

—A cause ?

—J'sais point....

—Merci, la Gilotte....

—Y a pas de quoi !.... Ben à vot' service, papa Bordier....

Le cabaretier referma la fenêtre et reprit, en revenant près des deux agents qui avaient entendu et qui se regardaient en souriant :

—Eh ! bien, vous voilà contents.... La rue Bretigny c'est une ruelle qui se greffe sur la rue de Paris, à l'entrée du village, et qui conduit aux champs.... En sortant d'ici vous n'aurez qu'à traverser la plaine. C'est un petit quart d'heure de mon bateau....

—Vous êtes un vrai homme, vous ! dit Duclot en serrant la main du pêcheur. J'vas donc pouvoir embrasser ma grande seu-seu et causer un peu de la famille ! Puisqu'elle ne travaille pas aujourd'hui nous allons la trouver dans sa boîte et nous l'amènerons déjeuner chez vous ! J'ai dans ma folle idée qu'on cassera le cou à un lapin soigné !

—Allons, ouste !! poursuivit Duclot en s'adressant à son collègue, vidons nos verres.... règle la dépense et tirons-nous des pattes !!

On trinqua une dernière fois, Boulard paya, et les deux agents se dirigèrent du côté de la rue Bretigny, en suivant les indications données par le père Bordier.

—La dénonciation déposée au commissariat de la rue de la Roquette est évidemment très sérieuse, dit Boulard, quand ils eurent fait quelques pas. La repasseuse Palmyre existe, donc nous ne nous trouvons point en face d'une fumisterie. L'ancien capitaine de fédérés est terré chez la belle, comme il y a tout lieu de le croire. Nous lui mettrons bien gentiment la main au collet, et nous ne rentrerons pas bredouilles....

—Mais si l'individu résiste ?.... demanda Duclot.

—Nous ferons parler nos tubes, répondit Boulard en caressant dans sa poche un revolver de fort calibre. Si le gremlin fait du pétard, nous aboierons....

Les deux hommes cessèrent de causer et continuèrent leur route à travers champs.

Depuis qu'il s'était réfugié chez la repasseuse, Servais Duplat n'avait pas mis les pieds dans la rue.

A peine se hasardait-il à respirer dans l'étroit jardin situé derrière la bicoque et où se trouvait, enterrée sous un figuier, la bouteille renfermant ses valeurs,

Les choses convenues entre Palmyre et lui s'étaient ponctuellement exécutées.

La repasseuse se rendait comme de coutume à son atelier dès sept heures du matin.

Elle revenait déjeuner à onze heures, apportant des victuailles pour la journée.

A midi elle repartait, rentrait définitivement à sept heures et demie, et passait la soirée à édifier des projets d'avenir avec Servais Duplat.

Tous deux songeaient sérieusement à quitter Champigny à la fin de la semaine et à aller chercher en Suisse un asile inviolable.

Palmyre s'était procuré un indicateur des chemins de fer.

Servais étudiait avec soin, sur la ligne P.-L.-M., la route qu'il aurait à suivre pour gagner Genève sans risquer de se faire arrêter à la frontière par les agents ou les gendarmes.

Il avait tout calculé et les chances de réussite lui paraissaient certaines.

Le plan était bien combiné et d'une exécution très pratique.

Il ne s'agissait en effet que d'une promenade pédestre de quarante kilomètres pouvant se faire en deux jours sans la moindre fatigue.

Servais et Palmyre avaient aussi étudié la marche à suivre pour aller gagner le chemin de fer P.-L.-M., de manière à ne pas être plus inquiétés au départ qu'à l'arrivée.

Ils quitteraient Champigny la nuit, sans emporter le moindre colis ; ils gagneraient à pied Villeneuve-Saint-Georges en traversant Borneuil, Créteil et Maisons-Alfort.

Là ils prendraient le train omnibus passant à une heure du matin et à cinq heures et demie ils arriveraient à Mâcon d'où ils repartiraient presque immédiatement sur la ligne de Suisse.

Ces calculs achevés, ils attendaient avec une impatience mêlée de vague anxiété le moment d'agir.

S'ils n'étaient point partis déjà c'est que le ci-devant officier de la Commune voulait laisser se calmer un peu l'ardeur de poursuites et d'arrestations dont faisait preuve en ce moment la préfecture de police.

On était au jeudi.

Le samedi suivant avait été choisi pour le départ, jour d'encombrement spécial sur les voies ferrées, offrant une chance de plus de passer inaperçus.

Neuf heures du matin sonnaient au moment où les agents Boulard et Duclot quittaient le bateau-lavoir-restaurant.

Un quart d'heure auparavant Palmyre était sortie pour aller chercher des provisions.

Duplat se levait seulement.

Le gremlin avait fait la grasse matinée, fumant cigarettes sur cigarettes, la seule distraction qui lui fût permise dans le trou où il avait été heureux de se terrer.

A l'heure du déjeuner Palmyre lui apportait les journaux de la veille qu'elle parvenait à se procurer dans le pays.

Le nombre en était restreint, car les feuilles quotidiennes réapparaissaient lentement, les services se trouvant désorganisés de façon complète.

En s'habillant, Servais se demanda comment il allait tuer ses longues heures de solitude.

Il avait fouillé les tiroirs de tous les meubles et bouleversé de fond en comble les placards dans l'espoir d'y découvrir un bouquin quelconque.

Mais Palmyre professait à l'endroit de la lecture le plus profond mépris.

Aucun volume ne tomba sous la main du prisonnier.

Il reprit un journal déjà lu et se mit à le relire en continuant à fumer des cigarettes.

Boulard et Duclot arrivaient à l'angle de la rue de Bretigny.

Ils firent halte et embrassèrent d'un coup d'œil l'ensemble de la voie dans laquelle ils se trouvaient.

En avant et en arrière, personne.

—Bien calme par ici.... dit Boulard. Bonne affaire !

—Numéro 9, fit Duclot à son tour, ce doit être au milieu de la rue, car c'est le numéro 19 qui clôt ici la série des impairs.... il s'agit, nous, de n'en pas faire ! ajouta-t-il en riant. Si c'est dans une baraque à plusieurs locataires que loge la Margot en question, nous serons obligés de questionner, de nous renseigner.... Soyons prudents.... ne donnons aucun éveil.... Si, au contraire, elle habite une *pioule* seule, ça ira comme sur des roulettes.

—Commençons par aller voir. La ruelle n'est pas longue.

—Un mot encore....

—Dis....

—Si, en effet, la repasseuse ne travaille pas aujourd'hui, comme la femme du lavoir l'affirmait, il faudra nous occuper d'elle avant tout.... Un bon bâillon pour l'empêcher de crier s'il lui en prenait envie....

—Le cas est prévu. J'ai le bâillon dans ma poche.... Un icli foulard de premier choix....

—Maintenant, compère, en chasse !

Allons-y !....

Les deux agents avancèrent à pas comptés, en rasant les murailles.

Dans la ruelle, tout restait paisible.

Les volets des fenêtres étaient presque tous fermés et les portes, grandes et petites, hermétiquement closes.

Pas seulement un chat en maraude pour animer de sa présence ce coin désert.

Les collègues firent une certaine de pas et s'arrêtèrent en face de la maison de la repasseuse.